



S

**Dissection du cadavre
de la littérature**

par **Juan Asensio**

T

A

L

K

E

R

George Steiner

Pierre Boutang

Ernesto Sábato

Paul Gadenne

Lautréamont

Maurice G. Dantec

Andreï Tarkovski

Frank Herbert

W.G. Sebald

Ernst Jünger

Nicolás Gómez Dávila

José Bergamín

Marc-Édouard Nabe

William Faulkner

Joseph Conrad

Jacques Derrida

Hermann Broch

Roberto Calasso

Georges Bernanos

Philip K. Dick

T.S. Eliot

Seamus Heaney

Dominique de Roux

Leonardo Sciascia...

Robinson ou les limbes de la littérature

Il faut imaginer Robinson grand amoureux de la lecture. Assis face à la mer, il contemple avec curiosité et plaisir l'immense vague qui, déjà énorme alors qu'elle roule au loin, va déposer dans quelques instants, sur la plage déserte, les mystérieuses offrandes venues des villes lointaines, aux noms presque oubliés. Robinson attend depuis très longtemps – il ne sait évidemment pas depuis combien de temps il attend, puisqu'il a bien vite renoncé à compter le nombre de fois où le soleil s'était levé sur le paysage idyllique devenu à peu près insignifiant, invisible à ses yeux – ce moment unique qui, depuis qu'il s'est retrouvé seul sur son île, s'est reproduit plusieurs fois, même si, pendant de longs mois d'une solitude absolue, inhumaine, il a pensé à bien autre chose. Survivre, seul au monde, sans avoir échangé une parole avec un homme depuis combien d'années ? – Vendredi s'est depuis bien longtemps noyé –, voilà qui exige sans doute une volonté et une endurance qui n'ont rien à voir avec les plaisirs inutiles de l'esprit, avec les joies évanescences de la lecture. Car, oui, ce que le reflux va déposer sur la plage déserte et dorée, ce sont des livres, et rien d'autre, puisque la mer ne délivre aux hommes jamais rien de d'essentiel. Pourquoi, si l'on songe que l'immense océan, où toute crainte abonde comme l'écrivait Clément Marot, a bien souvent rejeté sur les terres de l'homme, depuis que celui-ci la défigure, un nombre incalculable de déchets, parfois même de morts (leurs corps, où se lisent mystérieusement les signes verts de la souffrance, patiemment lavés par l'écume), pourquoi ne pourrait-il donc témoigner de cette défiguration en donnant aux hommes ces miroirs douloureux, eux-mêmes déformés, dans lesquels ils contemplent leur propre vanité, des livres ? Ce que notre solitaire va donc recevoir, ce sont des œuvres mortes avant même que d'avoir commencé leur interminable périple sur les eaux du monde.

Voici donc notre Robinson, cultivé et impatient, penché comiquement, avec de grands gestes un peu ridicules de joie, sur les précieux objets que la mer a dégorés, presque intacts comme si un bon génie s'était avisé de rafler les meilleures ventes d'une Fnac lointaine pour les transporter dans une bulle étanche vers son improbable commanditaire. Robinson est heureux. Il y a de quoi. La première trouvaille qu'il dénicher, ornée de splendides nacures et de versicolores bigorneaux est la toute dernière œuvre de Philippe Sollers, dont il ne sait plus rien depuis qu'il a lu, adolescent, son seul roman de quelque consistance, salué d'ailleurs par Mauriac, *Une Curieuse solitude*, œuvre désavouée, par la suite et comme il se doit, par son auteur. Parrainage trop pesant pour cet épris de légèreté que celui du romancier chrétien ? Allez savoir... A quoi bon, d'ailleurs, lire Sollers, puisque sa préciosité d'eunuque chargé de veiller sur des chairs nubiles s'étale avec complaisance sur le moindre espace publicitaire dont, heureusement, Robinson est définitivement débarrassé ? Qui sait, la civilisation pourrait jouer au solitaire un mauvais tour – elle l'a déjà fait à d'autres ermites, n'est-ce pas ! – en faisant survoler son île par un avion dont la queue arborerait fièrement un étendard claquant à la gloire de ce Kepler précieusement occupé à contempler l'astre le plus lointain et secret d'un cosmos de nain : son propre nombril. Ainsi, ouverte comme une éponge mûre sur le sable, *L'Étoile des amants* lorgne Robinson à la façon de toutes les demi-mondaines qui font revenir leurs chairs dans les poêlons étincelants de la Rive gauche : d'une œillade savamment altière et déjà offerte pourtant à toutes les avanies. Certains livres, ceux de Sollers assurément depuis le bavard *Femmes* s'étalant comme les surplus d'une carne marinée, s'offrent comme des catins : en faisant mine de refuser ce qu'elles rougiraient de donner, par une dernière bravade, sans résistance. Lire Sollers c'est entamer une partie fine avec l'aguicheuse qui n'en finit pas de se laisser séduire sans pourtant jamais se donner ; c'est aussi pratiquer l'art ancien des Maures consistant à estimer la valeur d'une pouliche rétive en jaugeant sa croupe. Dans les deux cas, c'est accepter un jeu de dupes, une partie pipée. La donne est pourtant bien vite raflée par Robinson qui, pressé de forcer quelque charpente plus solide, après avoir parcouru quelques-unes des pages callipyges de la bréhaïne, s'est vidé d'un long jet blanchâtre qui étoile la couverture des amants d'une curieuse morve. Ainsi Robinson a-t-il honoré, dans sa lettre plutôt que dans son esprit, le premier commandement sollersien : la lecture comme jouissance, le plaisir de l'esprit comme orgasme, l'écriture maculée dans sa matière même, le commentaire barthésien en guise d'exégèse dolente. Il faut dire que notre impénitent ermite ne goûte guère la cuisine peu rassasiante de

cet éternel amant de Venise qui mène en gondole, assurément et avec quel sens redoutable du roulis, les matelots pâles de la critique, extasiés devant l'érudition ironique de ce Baron Corvo télégénique et *redivivus* : du moins ce dernier, l'excentrique et érudit Rolfe, vécut-il dans une misère romanesque qui suffit à laver un peu de son opprobre. Reste qu'un jour, il faudra tenter un portrait ironique et brutal de ce joueur, en usant de l'encre corrosive d'un Bloy ou d'un Darien et en exposant l'ensemble de son œuvre sur le trébuchet imaginé par Des Esseintes pour la littérature de son époque : on verrait alors ce gandin parader en contempteur placide d'une pourriture qu'il n'en finit pourtant pas de humer, jouisseur imaginaire qui glousse d'être devenu le timonier d'une France moisie qui, à la différence des cadavres de Gottfried Benn, ne fait certes germer aucune fleur poétique. Oui, nul ne sait au juste, parce qu'il y faudrait un appendice nasal redoutablement protégé, quel doit être le degré de décomposition du cadavre de la France, qui voluptueusement n'en finit pas de mêler ses membres tavelés, pommelés comme une peinture de Grünewald, aux corps gentiment éventrés par ce lointain descendant d'un Gilles de Rais châtré, pour admettre un seul instant que ses intellectuels prétentieux s'enflamment, éructent de plaisir, puissent s'enorgueillir de connaître ce faune baguenaudé, de lire ses insignifiantes bluettes, de les relire, de parler de lui, de ne pas finir de parler d'elles, appréciant ces dernières, les aimant, étant prêts à donner leur vie fade et prétentieuse de critique pour avoir le droit de les goûter et de les apprécier, d'en jouir à en crever, d'en parler et d'en jouir, d'écrire pour, contre, avec elles, en elles même, rêve suprême de ces cloportes chaudement abrités sous les tentures d'une œuvre apprêtée comme une houri de carnaval, aussi inconsistante pourtant, une fois dissipé le nuage d'aromates exotiques, que la maîtresse de Thibaud de la Jacquière, réduite à une ironique flatulence après une nuit de fausses délices. En somme, le cadavre mérite les charognes qui viennent flairer sa décomposition sous le soleil. Robinson toutefois, avant de jeter le livre qu'il vient de souiller, l'ouvre de nouveau, au hasard cette fois, comme repris par une curiosité que par avance il sait pourtant trompée, déçue par l'habileté du vieux faune, qui, tel Dante paraît-il, s'est promené dans les Enfers et en a rapporté, à la différence de l'amant de Béatrice, bien peu de savoir mais une ruse consommée de l'art de plaire. Voici ce qu'il lit :

« *On part ?*

On part.

Maud ne pose pas de questions, elle est prête. On interrompt les contacts, on ferme, on boucle, on roule, on disparaît, passage de la frontière, pluie et soleil, ouverture de la maison, respire, maintenant, respire. Écoute, regarde, sens, touche, bois, respire. Je saurai plus tard où aller. Je te dirai. On va dormir beaucoup, c'est nécessaire. Dormir et encore dormir, c'est la meilleure façon de leur échapper... ».

N'est-ce pas absolument charmant de la plus sotte et prétentieuse insignifiance, pensa notre solitaire tout à coup dégrisé ? N'est-ce pas là proposer une nouvelle fois, coupée à l'eau d'une écriture plate et invertébrée, la gorgée faussement rassasiante des *Nourritures terrestres* de Gide ? Plaquée contre son oreille, une conque, gorgée de soleil et de mer, innocente au moins dans sa béatitude rêveuse, verserait à Robinson un sirop plus consistant que cette pâle mélodie d'un bonheur que l'auteur a bien tort de chercher dans le Paradis alors qu'il se situe, plus certainement, dans la bauge du cochon, voire, entre les cuisses boucanées d'une courtisane. Décidément, Robinson se dit qu'il a bien fait de délaïsser la lecture de ce théoricien des exceptions qui lui-même constitue, il faut bien l'admettre, la plus louable bizarrerie de sa chaîne de maudits. Car, au-delà de la métaphore, capable encore d'évoquer une communauté de destin inavouable, Sollers ne s'amuse-t-il pas honteusement lorsqu'il se compare à un Artaud, lorsque ce fat monarque de nos lettres salue la souffrance d'un véritable et douloureux écorché qu'il traite ainsi en bouffon ? Et comment peut-on, de quel droit peut-on commenter jusqu'à l'orgasme Artaud, Rimbaud ou Lautréamont sans que la sombre flamme de ces auteurs ait pu faire autre chose qu'éclairer avec joliesse la délicate draperie que Sollers se plaît à disposer autour de ses précieux bibelots d'inanité sonore ? C'est probablement que cet auteur, là où il est c'est-à-dire en lui-même, calfeutré et heureux, muré et béat comme une miette de sable molletonnée dans un océan cotonneux de nacre, jouissant de s'être perdu dans ses propres sentines mielleuses, a oublié ce qu'était un livre vrai : un cri de douleur, un hurlement face à la médiocrité mécanique du monde, un gouffre qui, littéralement, est capable d'avalier ce monde, le nôtre et sa bavarde fatuité. Ainsi l'auteur du

Théâtre et son double pouvait-il saluer, avait-il le droit de saluer l'auteur de *L'Imposture*, parce qu'il avait reconnu dans les ténèbres amoncelées par Bernanos le visage grotesque et horrible de celles dans lesquelles il s'enfoncerait lui-même tôt ou tard, il commençait déjà, sans doute, à s'enfoncer. Sollers, lui, n'a pas le droit de tutoyer Artaud le Momo pour le conduire dans les salons ni de prendre la main de Virgile pour jouer les cicérones parfumés de la cité de Dite. Oui, certains livres ont le visage balayé de larmes et de souffrances quand d'autres se fardent comme des prostituées en chaleur, la face réduite à une significative fente rouge.

En se dirigeant, un peu dépité, vers d'autres ouvrages que le ressac animait d'une vie étrange, Robinson se dit qu'il avait bien fait de renoncer à sonder l'enfer intérieur d'un auteur, pourtant doué, qui consacrait son don à ne strictement rien dire de valable. Bah ! cela vaut-il même la peine d'épiloguer sur le fait que, impardonnablement, celui qui dilapide, comme Sollers le fait, celui qui gaspille et déshonore le don qu'il a reçu n'est rien de moins qu'un joueur, un menteur et un amuseur, une espèce de Clappique bien vivant, de chair et d'os, de chair plutôt que d'os qui, un jour, devra rendre des comptes puis, une fois ces comptes rendus, s'évanouira comme une bulle de boue atteignant la surface de la mare ? Mais celui qui se joue perpétuellement d'ironie peut-il même s'imaginer devoir des comptes ? Ne jugeons pas, de peur d'être jugés car, certainement, les joueurs aussi ont leurs ténèbres... Robinson songea à cet instant que l'enfer de celui qui s'est toujours avancé masqué en trompant les autres se devait de ressembler à une sorte de minute éternelle de sincérité face à son juge : l'impossibilité douloureuse, pour lui, de pouvoir esquiver et feinter. Condamné à être sincère, et ce pour l'éternité... quel tourment plus diabolique pour celui qui a érigé en véritable style de vie la fuite, la dédite permanentes, l'oubli de la parole donnée à l'ami, celui que fut par exemple pour le satrape de *Tel Quel* le fulgurant Jean-René Huguenin ? Sollers humble et sincère... Autant rêver, pour le pauvre Robinson prisonnier de son îlot, désert à perte de vue et de soif. Quel Jérôme Bosch moderne serait capable de peindre la scène infernale d'un Sollers faisant pénitence ou plutôt... Quel pouilleux Valdès Leal scrutant les dépouilles des grands de ce monde, quel pauvre et solennel Georges de La Tour ? Relevant la tête qu'il tourna vers le large scintillant, notre pauvre rescapé solitaire se sentit, tout à coup, honteux : il était devenu une espèce de bizarrerie, peu importe son isolement même, un stylite de la pensée qui osait croire que la littérature qu'il aimait s'écrivait, s'était écrite et continuerait de s'écrire devant le bourreau comme, un jour, l'affirma avec superbe et désespoir Paul Gadenne, cet ignoré des foules. Celle de Sollers s'écrit devant le miroir dans lequel, naguère, Urien mirait sa vanité, dans lequel, à présent, une foule de nains bavards n'en finissent pas d'épancher leur pitoyable secret, leur insignifiante vacuité, leurs états d'âme de nains. Oui, le paradis rêvé par Sollers doit ressembler à s'y méprendre à l'un de ces boudoirs du XVIII^e siècle où se nichaient de molles discussions, inutiles et savantes, virevoltantes et bourdonnantes comme de précieuses mouches céruleennes, monotones babils de vieillards parodiant l'innocence de l'enfance, précises et dangereuses dagues d'une érudition de moine syphilitique, comme aime les lancer cet auteur qui n'aura pas même le courage de se coller, le crépuscule venu d'une solitude bruyante et chamarrée, le canon froid de l'arme contre sa tempe.

Robinson s'éloigne à présent du rivage, décontenancé, non sans avoir louché avec intérêt sur quelques bigorneaux qui, retournés, ont tous dégagé une horrible odeur : il y a tout d'abord le *Robert des noms propres* de Nothomb, puis *Pourquoi le Brésil* de Christine Angot, où il surprit ces quelques lignes qu'il jugea, sans aucune sorte d'hésitation, nulles : « *J'étais tellement fatiguée, et je n'en pouvais tellement plus, que j'en étais arrivée à la conclusion, qu'il fallait que j'organise ma vie en fonction d'un bien-être physique* ». La continuation de l'ouvrage de Sollers en somme, l'espèce commune de ces minuscules coquillages, plus discrets que l'épaisse palourde, n'aimant rien tant que la vie en communauté, comme ces immenses colonies de coraux qui façonnent les atolls. Le ciment le plus solide et le plus résistant des masses occidentales qui, Robinson le savait, vivaient comme ces interminables colonies de bivalves, est décidément la bêtise. En poursuivant sa marche, Robinson découvrit une espèce plus rare, comme un clam recouvert d'une épaisse mousse d'algues vertes, qui ne se fit pas prier pour baver son titre de noblesse : *Faire l'amour* de Jean-Philippe Toussaint, redoutable prosateur habitué de ces hauts-lieux de l'écriture comme l'est par exemple la salle de bain ; on pouvait y lire : « *J'avais fait remplir un flacon d'acide chlorhydrique, et je le gardais sur moi en permanence, avec l'idée de le jeter un jour à la gueule de quelqu'un* ».

« Eh bien ! se dit Robinson, voilà donc toute la sagesse amoureuse de nos contemporains... Après le narcissisme outrancier, la défiguration des visages, forme délétère et lâche d'une haine et d'un dégoût de soi qui n'osent même plus s'avouer leur médiocrité... Il est vrai cependant que ce dernier crustacé, se déplaçant sur une surface plane, laisse tout de même moins de bave que ses congénères car la haine, même exsudée par les pores d'un puceron, vaut mille fois plus que le contentement et la paresse qui gangrèment nos écrivains ». Quelques pas plus loin, une grosse masse gélatineuse, touchée du pied avec prudence, lâcha dans un sifflement cette phrase particulièrement obscure : « *Il y eut, au tout début de leur histoire, quelque chose qui l'alerta.* » Robinson vit qu'il s'agissait des *Amants* de Catherine Guillebaud. Décidément, il fallait bien constater que, depuis le tapageur *Boucher* d'Alina Reyes, la préoccupation exclusive de nos hommes de lettres tenait dans la petite surface, formidablement concentrée et dense, d'un trou noir d'à peine quelques centimètres de largeur... Il est vrai que, comme les astres binaires, ce trou noir, depuis qu'on lui avait découvert un compagnon encore plus étroit et mystérieux, concentrait à présent l'attention fébrile des astronomes du sexe, tout occupés à cartographier les nouvelles constellations du plaisir. De force, de beauté, de douleur, de joie, Robinson n'en trouvait pas dans ces livres qui s'ouvraient sous le soleil brûlant des îles comme d'immondes charognes désireuses qu'on les féconde. Il les féconda donc, pleurant de rage devant l'inutilité de son effort ; il décida de se vider d'une autre façon sur les dernières œuvres qu'il ne put que péniblement retourner, tant elles s'étaient incrustées à la terre gluante où germaient les palétuviers tordus. Il y avait là, entre autres, largement étalée et comme retournée à la boue originelle dont elle s'était échappée à grand-peine, la philippique délavée de Lindenberg.

Assis maintenant sur la plage déserte, regardant le paysage depuis un surplomb qui protégeait une ligne de palmiers des assauts écumeux de l'océan, Robinson contemplait tristement les minuscules bosses noires et visqueuses que formaient une multitude d'ouvrages sur le sable blanc. Il n'avait pas pris la peine de s'approcher de toutes ces petites protubérances peu alléchantes puisqu'il savait que, s'ils les avaient goûtées, elles auraient laissé dans sa bouche un horrible goût de pourriture. Pour rien au monde il ne voulait tenter pareille expérience depuis qu'il s'était cru mourir après avoir ingurgité la chair avariée d'un énorme poisson qui s'était échoué sur la plage. Ce souvenir déplaisant évoqua pourtant une expérience de lecture heureuse, qui avait eu lieu, il lui sembla, voici des siècles, celle d'une superbe nouvelle de Paul Gadenne, modestement intitulée *Baleine*, qui évoquait la lente destruction de l'immense carcasse d'un cétacé échoué sur une plage de France alors que la guerre, lointaine et mystérieuse, fait rage. Le génie de cet auteur méconnu avait fait de cet événement insignifiant un chant nuptial entre le cœur des hommes et le secret de la création, que nous ne contemplons que déformée et comme au travers d'un miroir : dans le destin de la baleine morte se lisait, en creux, au travers de signes étranges et labiles que l'on n'était jamais certain de pouvoir interpréter, l'histoire des hommes menacés par la gueule avide de la ruine. En même temps et paradoxalement ou plutôt, *miraculeusement*, cette destruction de l'animal biblique constituait la promesse d'une nouvelle vie, l'espoir de cette *Reprise* ayant littéralement hanté l'esprit de Kierkegaard qui nomma ainsi cette aube nouvelle et sans fin d'une présence réelle, enfin offerte comme un don. Gadenne avait, en quelques pages, dans cette petite nouvelle, livré l'essence de la littérature : dialogue passionné ou plutôt lutte entre la barbarie, le néant et la parole, c'est-à-dire, nul doute là-dessus, l'être... rédemption donnée aux hommes en signe ô combien fragile et ténu... espoir fou de la minute, de la seconde de réconciliation qui fécondera le désert du monde ravagé, qui atténuera la peine de Caïn l'errant, venu s'échouer comme une bûche pourrie sur la plage de Scheveningen.

Certes, ce n'était pas à la portée de notre ermite involontaire de transformer une histoire de banal échouage en apocalypse glorieuse et pourtant, il se disait que le génie véritable, en littérature comme du reste dans les autres arts, résidait dans cette capacité à mêler, à la trame banale du quotidien, le fil d'or de l'invisible alors que d'autres, à grand renfort de spéculatives italiques, sont à peine capable de soulever le réel d'une vie plus lourde... Robinson, pensif, se souvenait ainsi avec nostalgie de sa précédente découverte, il y a sans doute bien des mois, lorsque, après les *Carnets du grand chemin* de Gracq, il tomba sur ses *Entretiens* qui apaisèrent quelque peu sa soif brûlante de lecture. Oui, il est bien vrai que Robinson ne savait absolument rien de l'espèce de vénération douteuse qui protégeait l'écrivain reclus de la coupable curiosité des mortels, comme une vestale retranchée derrière de hauts

murs. Pas plus ne se doutait-il que l'auteur du *Rivage des Syrtes* était devenu un véritable Sphinx ayant droit de vie et de mort littéraire sur celles et ceux qui s'avisèrent de le questionner un peu trop sottement. D'ailleurs, à bien y réfléchir, le solitaire barbu s'avoua que son plaisir de lecture n'avait alors été qu'une mascarade, aussi décevante qu'un orgasme se vidant dans une main frénétique, que ce même plaisir ne pouvait mériter ce nom que parce qu'il contrastait avec l'immonde absence de style des autres auteurs, leur incapacité pathétique à provoquer un élan du cœur, à moudre un seul grain d'enthousiasme. Oui, Gracq, certainement, était un orfèvre du style, dont les métaphores cependant, comme dans *La Littérature à l'estomac*, s'usaient inexplicablement, victimes d'une trop forte spéculation, comme le cours d'un titre coté en Bourse se dégonfle telle une baudruche remplie de vide. L'auteur du *Balcon en forêt*, qui pourtant avait eu soin de convoquer les olifants du scandale pour annoncer sa gloire naissante, paraissait ne point se douter que ses romans mêmes participaient et gonflaient cette bulle spéculative verbale qui menaçait de crever dans un ignoble dégoût sonore. Ses œuvres en somme, comme une licorne, étaient des êtres de pure fiction – ce qui n'est qu'en apparence une bonne définition de ce qu'est un roman – qui, sitôt approchés, s'évanouissaient comme une gelée inconsistante qu'on aurait étalée sous un soleil de plomb, avaient moins de consistance que le cauchemar d'un jeune enfant plongé dans le monde des trolls et des gnomes. Que savait-on de l'âme humaine après avoir scruté le château vide d'Argol, observé de loin ses créneaux patiemment époussetés par des fantômes de roman noir, écouté les digressions de son châtelain vapoureux alourdies de toutes les brumes invoquées par un Manfred de pacotille ? Que pouvait-on donc apprendre d'essentiel après avoir valsé cérémonieusement avec Allan Murchison, ce beau ténébreux évadé d'un conte de Poe devenu impuissant et vapoureux, impénitent bavard incapable de conquérir une femme sans lui servir la marinade convenue de l'amant malheureux ? Que savait-on encore du Bien et du Mal, ces deux gouffres baudelairiens que Gracq comblait par une pelletée dialecticienne, qu'il enfermait dans une marmite hégélienne où cuisaient à petit feu, à la manière, étouffée, dont blanchiraient quelques navets scientifiquement contrôlés, ce qu'il appelait sottement des postulats contraires ? Que savait-on enfin de la solitude infernale, de la joie diabolique du menteur ou du meurtrier, magnifiquement peintes par un Barbey ou un Bernanos, après avoir transpercé d'un regard les entrailles vides des héros du *Rivage des Syrtes*, après avoir vainement scruté l'horizon plat de ce désert vantard qui nous trompe comme un mirage de chaleur ? Que pouvait-on savoir ou, mieux, connaître et aimer de l'homme après avoir lu Julien Gracq ? Rien. Absolument rien. L'écrivain altier que les intellectuels les plus avisés, les esthètes au goût le plus délicat considéraient comme le plus grand prosateur vivant – n'était-il pas déjà mort ? Robison n'eût pu le certifier tant les techniques de la prolongation artificielle de la vie avaient fait des progrès depuis l'époque de ce tragique monsieur Valdemar peint par Poe –, le plus grand écrivain de langue française n'avait strictement rien à dire au cœur et à l'âme de la jeunesse qui, enthousiaste selon sa nature enflammée, ne pouvait qu'être séduite par cet habile mage de la langue, ce pervertisseur d'une matière mythique qu'il vidait de sa substance. Que de quêtes semées d'embûches, de guerriers farouchement entêtés, de femmes fatalement belles, de royaumes enchantés et de rois blessés, quel décor coûteux de légende médiévale, quel raffinement extraordinaire de style pour finalement arriver à un résultat et, à un ouvrage, mieux, à une oeuvre qui étonnent par leur grandiloquence et, finalement, leur peu de consistance... Oui, une littérature sans estomac, réduite à un laborieux et coûteux mécanisme de digestion : le goût de nos contemporains doit être décidément bien affecté pour que, sous le miel de l'impeccable phrase gracquienne, nul – car qui ose se lever contre le Sphinx ? – ne détecte l'exquise moisissure d'une impuissance palabreuse, pour que, si d'aventure se levait une tête courageuse, on considère comme une question de bon sens citoyen de la couper. L'écriture de Julien Gracq est une lamproie séduisante et habile, infiniment retorse et intelligente, un vampire qui se colle au flanc de l'écriture pour en extraire patiemment le jus et le sang et construire ainsi, avec sa propre salive séchée, comme la petite maquette reproduit ridiculement dans *Le Sacrifice* de Tarkovski la destinée exemplaire de la véritable construction abritant des vies douloureuses et un drame infini, une espèce de tréteau fragile où viendront périr des héros vidés de leurs entrailles, où viendront bâiller des bouches artistement ourlées qui n'auront rien à dire que de futile, où paraîtra, habile et triomphant, chamarré de tous les *prestiges* du mystère, le mage suprême et créateur pour nous apprendre ce que la littérature a été jadis mais, hélas !, n'est plus que sous sa plume insigne.

Subitement, le corps de Robinson se tétanisa. Horriblement las et ne supportant plus de considérer le gâchis qui s'étendait devant lui, ce parterre filandreux de livres sales que léchait voluptueusement l'écume comme une langue immonde et blanche, le solitaire, ce cœur simple, contraint de se taire depuis des lustres, vit que la littérature qu'il recevait chaque année, dans laquelle il plaçait l'espoir fou d'une rencontre véritable, était depuis bien longtemps incapable de nourrir ses désirs, ses craintes, ses frayeurs et ses joies, ses admirations, ses haines. Dès lors, tout alla très vite, bien que le somptueux décor qui l'entourait parût ralentir ses gestes comme s'il s'était trouvé englué dans un mauvais rêve. Sa résolution fut ainsi prise plus rapidement que la foudre ne met de temps pour zébrer une portion gigantesque du ciel. Méthodiquement, patiemment, terminant à quatre pattes ce qu'il avait commencé en s'agenouillant, se tordant de douleur et vomissant une immonde bouillie verdâtre, Robinson avala chacun des livres qui déparait le blanc immaculé de sa plage. Plusieurs dizaines de fois, il eut le courage réellement diabolique de porter à sa bouche puis de mâcher rageusement les livres qui n'avaient pu le nourrir et rendre moins absolue sa solitude. Il mourut seul, écumant d'une bave pleine de boulettes de papier gluant, les entrailles éclatées se répandant en monceaux puants sur le sable doré, son esprit se déchirant et percevant une dernière fois la sinistre cacophonie de ces milliers de voix ineptes et criardes qui hurlaient leur indécente nullité.

Abandonnons le pauvre Robinson à sa mort pitoyable, réellement désespérée, digne d'une vision de Kafka ou de Kubin qui se dissiperait dans un éclat de rire sarcastique. Si jamais une telle situation devait se produire en réalité, je ne saurais trop espérer que le naufragé ait fait sienne la leçon du *par cœur*, cette lecture intérieure, cette proximité, cette entente entre le lecteur et l'artiste, cette *réelle présence* de l'art selon Steiner et Boutang, dans l'âme des hommes. Combien de malheureux sont-ils ainsi morts, fixant le regard du bourreau, le corps raidi par une force et un courage soudains, l'esprit arc-bouté sur le dernier talus de la force, la cervelle bourdonnant des phrases immortelles d'un Shakespeare, d'un Dante ou des prophètes, peut-être moins encore, afin que leur trépas n'ait pas été totalement abominable, afin que leur vie n'ait pas été parfaitement inutile, afin que leur bouche n'ait pas été définitivement remplie de terre ? Nul ne le sait, pas même le grand Borges qui écrivit sur ce thème une nouvelle lumineuse et étrange. J'ai parlé de Pierre Boutang, dont nul ne parlera et certainement pas, grands dieux noms, les bouches d'or du *Monde des Livres* ou de *Libération*, ces chrysostomes châtrés claquemurés dans une prudence commerciale parfaitement dégoûtante, plus sûre en tout cas qu'une ceinture de chasteté de mille déserts entourant le stylite, se bornant à faire claquer leur langue pâteuse afin de conduire à l'étable rassurante l'âne de la bien-pensance, qui jamais ne se trompe de chemin. Pour quelle raison saugrenue, d'ailleurs, ces sphinx iraient-ils se compromettre aussi visiblement pour un homme, un penseur et un écrivain qui, à n'en pas douter, se serait moqué de leur jugement – ne l'a-t-il pas d'ailleurs fait mille fois ? – avec une éclatante impertinence ? Les nains ont beau jeu, une fois que la dépouille du géant est tombée à terre, de danser la sarabande en multipliant les espiègleries : ces réjouissances ne sont même plus à l'ordre du jour puisque les censeurs contemporains, maîtres de la parole officielle, achèvent plus sûrement les colosses en taisant leurs hauts-faits d'armes qu'en les ridiculisant. Oui, la colonne de silence méprisante dont parlait Bloy n'a pas fini d'avaloir dans son vortex la colère de ces fous du verbe, qu'elle annihile et désespère bien souvent en refusant de donner portée et écho à leurs cris de rage... Mais ne nous affligeons pas car le destin même de la grandeur et de l'impertinence d'une parole qui honore son rang, rien moins que sacré, en dénonçant la bassesse et la compromission rampante, est de finir dans cet estomac qui, curieusement, définit assez bien la critique contemporaine¹. Rien ne sort de ce vaste organe qui n'ait

¹ *La Littérature sans estomac* de Pierre Jourde (L'Esprit des péninsules). Le titre fait évidemment écho au livre de Julien Gracq paru en 1950 et intitulé *La Littérature à l'estomac*. J'aimerais dans ces lignes signaler l'admirable ouvrage de Michel Henry, sobriement intitulé *Paroles du Christ* (Seuil, 2002) : s'y lit une réflexion puissante et belle sur les caractéristiques du verbe humain tel quel le Christ l'emploie pour s'adresser aux hommes et dire quelque chose de son Père et de Lui. Ce grand philosophe français, mort récemment, critique explicitement la dépravation d'une époque et d'une société, les nôtres, incapables de faire silence pour accueillir la parole : « *C'est l'organisation du monde tout entière en réalité, avec son matérialisme omniprésent, ses idéaux sordides de réussite sociale, d'argent, de pouvoir, de plaisir immédiat, son exhibitionnisme et son*

été réduit en une bouillie infecte et cette digestion témoigne bien souvent, de façon évidemment inversée, de la pertinence d'une œuvre : parfois, c'est un os poli comme de l'ivoire travaillé que dégorge la gigantesque panse. Puisque le reproche d'aigreur ne peut être totalement écarté des critiques d'un Pierre Jourde ou, dans un domaine plus large que la littérature, de celles adressées par Elisabeth Lévy à la clique journalistique, plutôt, donc, que de larmoyer sur l'existence de cette outre directement reliée à la bouche de quelques-unes des plumes les plus en vue de notre presse, nourrissons-la jusqu'à la faire éclater, le spectacle n'en sera que plus grandiose.

Boutang justement, Pierre Boutang, ami de George Steiner, que celui-ci a placé dans *Errata* à sa hauteur réelle, rien moins qu'immense, dépassant de mille coudées le faîte des coteries parisiennes qui osent se prétendre intellectuelles, voire philosophiques, la longue théorie des Deleuze, Guattari et Derrida qui ne cessent d'étendre leurs rhizomes souterrains qui rarement, bien rarement, voient le jour après avoir percé la croûte du sol, Boutang peut nous aider à gaver cette oie bavarde. C'est que la parole de Boutang, elle, perce, et pas uniquement le sol morne et desséché de notre terre vaine. Nous commençons tout juste à contempler la première floraison, encore timide, des bourgeons de l'arbre puissant. Pierre Boutang, terrible et lumineux *logocrate*² selon les termes de son fameux ami, qui ainsi rattacha l'auteur du *Précis de Foutriquet* à des noms prestigieux comme Maistre ou Maurras, Boutang à qui les éditions L'Âge d'homme viennent de consacrer un beau et lourd volume des *Dossiers H* sous la direction d'Antoine-Joseph Assaf, où se mêlent les voix d'auteurs qui, d'une certaine façon qui n'est pas seulement imagée, constituent la face réelle bien qu'invisible de nos lettres : Philippe Barthelet, auteur d'un ouvrage d'entretiens avec Gustave Thibon³, Rémi Soulié, de plusieurs, d'une violente clarté, sur Dominique de Roux, Jean Boudou et Aragon, Jean-François Colosimo⁴ ou encore Stéphane Giocanti qui a publié une passionnante biographie sur T. S. Eliot. Intelligente et respectueuse des subtilités du parcours de cet immense poète, cette étude fouillée contribuera peut-être à stigmatiser la coupable cécité de nos intellectuels qui, autour du nom de T. S. Eliot, paraissent dresser les barricades d'une ridicule quarantaine : c'est que l'ami d'Ezra Pound⁵, plus sûrement contaminé par cette accusation que s'il était affligé par des écrouelles, était un antisémite ! Ce n'est pas le moindre des mérites de l'ouvrage de Giocanti de tordre le cou de cette laide accusation. Qu'importent d'ailleurs ce mutisme inexplicable ou bien ces perfidies décochées par les archers de la bienséance qui jamais ne ratent leur cible, silence et calomnies qui, dirigées sur l'un des plus grands poètes de tous les temps, suffisent à nous indiquer quelle taie afflige le regard de nos critiques. Stéphane Giocanti a dès lors parfaitement raison de souligner l'urgence d'une lecture ou d'une relecture, à notre époque désincarnée, de l'auteur de *La terre vaine* (1921-1922), « *apocalypse contemporaine et humaine,*

voyeurisme, sa dépravation en tout genre, son adoration des nouvelles idoles, des machines infra-humaines, de tout ce qui est moins que l'homme, la réduction de celui-ci à du biologique et, à travers celui-ci, à de l'inerte – c'est tout cela (dont l'enseignement est devenu le reflet tour à tour scandaleux, aveugle ou burlesque), ce tumulte incessant de l'actualité avec ses événements sensationnels et ses bateleurs de foire, qui recouvre à jamais le silence où parle la parole que nous n'entendons plus » (13). Cette seule évocation du tohu-bohu actuel va infiniment plus loin que les critiques, certes truculentes, d'un Jourde, par exemple sur Sollers et sa clique libertaire.

² C'est dans son imposant *Maurras* que Pierre Boutang corrige le terme de « *logocrate* » par celui d'« *éléocrate* », l'étymologie du mot rappelant la sphère politique autant qu'ontologique de la pitié.

³ Aux Éditions du Rocher.

⁴ Auteur d'un premier roman remarqué, *Le Jour de la colère de Dieu* (Jean-Claude Lattès, cf. *infra*) ainsi que d'un livre magnifique intitulé *Le Silence des anges* (Desclée de Brouwer) où se lit l'histoire secrète et terrible de l'orthodoxie au travers de ses voix passées et présentes ainsi que la décrépitude d'un monde, le nôtre, qui ne sait plus voir n'y écouter l'invisible. Les dernières pages de ce livre évoquent d'ailleurs la figure de Pierre Boutang en ces termes : « *Mille et une questions me revinrent, alors, entrecroquées, que je tenais toutes de Pierre Boutang. « Comment dire aux anges les couleurs du monde ? » – son renversement de la métaphysique que j'avais découvert à dix-sept ans, en dérobant l'Ontologie du secret à la bibliothèque des jésuites d'Avignon* ». Je pourrais ajouter à cette liste de quelques noms celui de Sébastien Lapaque qui, dans ses *Idées heureuses* a évoqué intelligemment la figure de Pierre Boutang.

⁵ Une biographie vient d'être publiée par les Éditions du Rocher sur le sulfureux auteur des *Cantos*, *Ezra Pound, le volcan solitaire*.

infra-divine, plongeant au cœur des ténèbres »⁶, ténèbres naguère explorées par Joseph Conrad⁷, cité d'ailleurs par le poète en ouverture de ses *Hommes creux* (1925). Nul hasard donc mais, à l'évidence, entre ces deux auteurs, T. S. Eliot et Conrad, une chaîne d'or les reliant à d'autres (on songe par exemple à Hermann Broch ou à Günther Anders⁸) dans la dénonciation de la vacuité ontologique de notre monde dévoré par la bêtise. Apportons, si besoin en était, une preuve supplémentaire de cette communauté secrète puisque l'auteur de *l'Ontologie du secret*, ce maître-livre que George Steiner estime inépuisable, est aussi le fin traducteur du *Mercredi des cendres* de T. S. Eliot⁹.

J'ai parlé de *logocrates* : ce terme, utilisé par George Steiner peut être appliqué à des auteurs tels que Maistre mais aussi Barbey, Hello ou même Bernanos. Se lit dans leurs œuvres une évidente volonté de s'ancrer dans la tradition, bien mise à mal par les pieds plats de l'immanentisme radical qui aujourd'hui gouverne les esprits. Ce respect est tout sauf une sclérose de la pensée, comme le souligne Giocanti dans sa biographie mais aussi Jean-Yves Masson dans un long et bel article publié par la revue *Conférence*¹⁰, dans lequel, toutefois, nous ne retrouvons aucun des noms que je viens de citer mais celui de Paul Valéry. Dans cette quatorzième livraison de la revue, Masson s'emploie à démontrer que la tradition, plus que comme une pérennité d'ordre temporel, une longue cascade de figures dont la source paraît à présent se tarir dangereusement, doit être comprise comme un espace de parole vivifiant capable de fournir aux écrivains le substrat d'une expérimentation radicale de la nouveauté. Ainsi est battue en brèche l'idée sottise selon laquelle celui ou celle qui inscrirait son œuvre dans une tradition serait un passéiste poussiéreux, pis, un suspect prétendant des idéologies les plus noires. Il nous suffit d'ailleurs, pour nous convaincre de cette parfaite adéquation entre la tradition et la recherche esthétique la plus novatrice, de lire et d'étudier par exemple le dernier roman de Georges Bernanos, *Monsieur Ouine*, qui dépasse de mille coudées la béance de marécage atteinte par la sonde prétentieuse du Nouveau Roman. Que dis-je de mille coudées, de plusieurs profondeurs d'abîme... Ce roman difficile et sombre, qui envoûte véritablement ses lecteurs¹¹, constitue, comme j'ai tenté de le montrer ailleurs, une espèce de parabole apocalyptique de notre époque : déchristianisation massive, retour à une strate mythique de la symbolique du Mal, consommation d'une parole exemplairement viciée par le personnage éponyme du roman, chute finale, dissolution de toute chose, comme une plongée dans ces monstres stellaires, les trous noirs, que les astrophysiciens traquent sans relâche. Nous voici loin, bien loin des plates-bandes de salsepareille cultivées par nos impénitents jardiniers romanesques... alors que, sur la grève déserte, le corps tavelé de Robinson va lentement être digéré par le sable et la mer, carcasse verdâtre qu'aucune nouvelle vie, fût-ce celle de la décomposition, ne viendra plus soulever.

Pourquoi donc Robinson est-il mort ? L'indigestion n'y est pour rien : aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est de faim qu'a péri le solitaire. Robinson est mort parce qu'il n'a pu se nourrir d'une littérature qui se joue à présent de toute idée de transmission, qui se contente de naviguer à vue sur

⁶ T. S. Eliot ou le monde en poussières (Jean-Claude Lattès, 2003), p. 146. Stéphane Giocanti est également l'auteur des *Enfants de l'utopie*, méditation poético-politique parue dans la collection dirigée par Olivier Véron, *Les Provinciales* (L'Âge d'homme).

⁷ Saluons la courageuse initiative d'une toute jeune maison d'édition domiciliée à Lyon, La Lubie, qui vient d'éditer une des nouvelles de Joseph Conrad (*Un Anarchiste*) dans une toute nouvelle traduction. A quant, également, une nouvelle traduction – malgré celle, impeccable, de Jean Deurbergue pour La Pléiade – du chef-d'œuvre de cet auteur, *Cœur des ténèbres*, accompagnée d'une préface digne de ce nom ?

⁸ Les éditions de L'Encyclopédie des nuisances viennent – enfin !, l'édition originale datant de 1956 ! – d'éditer le magistral essai de Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*. Remarquons que cet excellent auteur a déjà fait l'objet de l'attention, et ce au cours de plusieurs traductions, de la revue *Conférence*.

⁹ Boutang, *Art poétique* (La Table ronde, 1988), pp. 133-143.

¹⁰ « *L'Espace de la tradition. Pour une pensée de la tradition en littérature* », revue *Conférence* n°14. Dans ce numéro sont également proposés des textes de Günther Anders, Lorenzo Valla ou Maria Zambrano.

¹¹ Il faudrait par exemple mentionner Sébastien Lapaque, talentueux et intempestif essayiste évoquant la figure et l'œuvre du Grand d'Espagne dans son *Georges Bernanos encore une fois*, récemment réédité en poche par Actes Sud. Signalons que ce même Lapaque a préfacé l'ouvrage de Paul Gordan, *Mon vieil ami Bernanos*, paru au Cerf et qu'il a fait paraître un essai consacré aux années d'exil de Bernanos au Brésil intitulé *Bernanos sous le soleil de l'exil* (cf. *infra*).

l'étendue plate d'une mer bornée à deux dimensions et qui, aux prisonniers soumis de « *camps de concentration verbale* »¹² que nous sommes devenus, nous gonfle d'air : nous serions bien incapables de découvrir dans les soutes de nos chalutiers de gros tonnage, dans les flancs gravides d'un Sollers ou d'un Houellebecq, une quelconque créature, étrange et lumineuse, capturée dans les profondeurs désolées et ténébreuses. Le fil qui tisse la trame de ces lignes est donc bien la permanence d'une tradition, sans laquelle l'idée de littérature, *a fortiori* celle d'art, n'a tout simplement plus aucune signification. D'une certaine façon, traduire, plutôt que trahir, c'est délibérément s'ancrer à une rive qui précède tout départ vers le grand large. Ainsi Chateaubriand, traduisant *Le Paradis perdu* de Milton, se reconnaît-il un père et, au-delà même de cette paternité éclairante, une patrie, peu importe qu'il ne s'agisse pas d'un pays borné par des frontières, le lieu, donc, d'une résistance de l'esprit qui fortifiera et nourrira sa propre recherche. Quelle est la nature de ce lieu ? Peut-être s'agit-il bien de cette langue première, vierge, augurale, sacrée, que soupçonne tout traducteur, que Walter Benjamin comprenait comme une arche lancée par dessus le gouffre séparant les différentes langues dans leur immense diversité ? Ainsi la traduction, dont j'ai parlé à propos de Boutang, a été, c'est un peu bête à dire, la vie et l'œuvre véritable de Pierre Leyris, mis à l'honneur, justement mis à l'honneur par José Corti qui consacre à ce grand traducteur deux volumes, l'un de pensées, *Pour mémoire*, l'autre de traductions d'auteurs anglais sobrement intitulé *Rencontres de poètes anglais*. On ne peut se lasser de parcourir les textes, traductions ou souvenirs lumineusement précis – comme celui, étrange et angoissant, où Leyris parle de Paul Celan – de celui qui fut le secrétaire de Massignon (« *Sous le verre qui coiffait son bureau, de minces ossements : des reliques d'adolescents africains qui, après le passage d'un missionnaire plus qu'étourdi, avaient été brûlés vifs pour s'être refusés à un roitelet noir* ») et de Moré, textes où se succèdent les œuvres de Donne, Milton, Shelley, Keats ou Coleridge et quelques noms moins connus qui retiennent toutefois notre attention comme celui de Christopher Smart ou encore Matthew Arnold et, je l'ai dit, souvenirs où quelques-uns des grands noms de la littérature française du siècle passé se croisent comme Roger Caillois, Henri Michaux ou encore Antonin Artaud. Oui, décidément, les auteurs qui ont quelque chose à écrire, presque toujours, sont modestes, Leyris, plus qu'un autre, ayant honoré cette vertu aujourd'hui aussi décriée que l'est, de nos jours, l'immonde réactionnaire.

« *Celan, puissant certes, mais toujours très obscur pour moi. Quand il est entré dans la pièce, chez Du Bouchet, l'air s'est alourdi de ce qui serait son suicide* ». Ces mots de Leyris ont tout de la notation romanesque et, je l'ai dit, leur précision et leur pudeur même concourent pour beaucoup à l'évocation sépulcrale de celui qui est sans aucun doute le plus grand poète de langue allemande du siècle passé. Les éditions Corti ont ainsi eu l'heureuse idée de rééditer (puisqu'il a été publié une première fois en 1979 par les éditions du Nouveau Commerce), dans une traduction revue par Martine Broda¹³, le quatrième recueil de ce poète, sans doute le plus fameux, *La rose de personne*. Jean Launay pour sa part propose, dans une édition bilingue, plusieurs textes en prose de Celan, dont le très célèbre *Méridien* (Seuil, La librairie du XXI^e siècle). Je n'insisterai pas sur l'importance qu'un Steiner, par exemple, accorde à la poésie de Celan, à ses yeux témoignage unique d'une langue qui, à partir même de la langue de la mort, l'allemand, tente de sonder l'abîme noir d'Auschwitz, importance bien relayée, au demeurant, par nombre d'initiatives éditoriales dont l'une des plus abouties est certainement, en deux forts volumes, la correspondance entre ce poète et son épouse, éditée au Seuil par Bertrand Badiou épaulé par le fils du poète, Eric Celan. Finalement, la lecture de ces centaines de lettres, bien souvent remarquables et magnifiques d'une émotion contenue, nous permet de pénétrer bien plus intimement dans le processus créatif de l'écrivain, de mesurer la profondeur de ses doutes et de ses peurs que les commentaires forclos d'un Jean Bollack, pourtant redoutablement attentif à la complexité des textes célianiens¹⁴, voire à leur évident hermétisme, sur lequel Celan s'est expliqué

¹² Cette expression atrocement évocatrice est d'Armand Robin dans *La Fausse parole* (op. cit.⁴).

¹³ Les éditions du Cerf ont d'ailleurs réédité le volume d'études publié par cet auteur, *Dans la Main de personne*.

¹⁴ *Poésie contre poésie : Celan et la littérature* (paru en 2001 aux PUF). Je corrige ce jugement quelque peu sévère en indiquant l'excellent livre où Bollack interrogé par Patrick Llored, *Sens contre sens. Comment lit-on ?* (La Passe du vent) pose avec force érudition la conviction que la littérature dépasse toujours de beaucoup ses

magnifiquement : « *Mesdames et Messieurs, celui qui marche sur la tête, il a le ciel en abîme sous lui. Mesdames et Messieurs, il est aujourd'hui passé dans les usages de reprocher à la poésie son "obscurité". Permettez-moi, sans transition, – mais quelque chose ne vient-il pas brusquement de s'ouvrir ici ? – permettez-moi de citer un mot de Pascal que j'ai lu il y a quelque temps chez Léon Chestov : "Ne nous reprochez pas le manque de clarté puisque nous en faisons la profession !" Sinon congénitale, conjointe au moins et adjointe à la poésie en faveur d'une rencontre à venir depuis un lieu lointain ou étranger – projet de soi-même peut-être – , telle est cette obscurité ».*

Ces phrases qui infirment le jugement définitif que Primo Levi émit sur l'œuvre du poète dans *Le métier des autres* – puisqu'il s'agit là, en somme, d'une tentative désespérée de trouver à qui parler –, Celan pourrait de nouveau les adresser à nos professeurs de clarté, qui semblent parfaitement incapables de respecter la démarche d'un auteur faisant profession d'hermétisme, inspiré sans doute par une très ancienne tradition jadis illustrée par un Rimbaut d'Orange et, plus que par une tradition, par la nécessité, à présent vitale, de se cacher pour se dire, d'avancer masqué pour tenter d'approcher les mystères farouchement gardés ou bien fixer, le temps d'un battement de cil, cette mystique infernale unissant christianisme et judaïsme qu'un Imre Kertész admet dans *Un autre* comme seule tentative valable d'explication d'Auschwitz. Que voulez-vous, rien ne répugne plus à ces gribouilles du tableau noir, qui s'imaginent naïvement que telle prose de Georg Trakl eût gagné plus de lecteurs s'il elle avait été rédigée dans le jargon d'une étiquette d'aspirateur, rien ne les exaspère plus que l'auteur, à leurs yeux fat et prétentieux, finalement bien peu démocratique, qui exige de ses lecteurs un effort de lecture conséquent, c'est-à-dire un véritable dépouillement. L'idéal démocratique, appliqué aux lettres et aux arts, vénère l'idole de la facilité qui a d'ailleurs vêlé son veau sans plus s'occuper de lui et souille l'icône véritable, qui est effort et combat spirituel. Il est vrai que peu, bien peu de ces grands écrivains que nous venons de citer peuvent se targuer de plonger leurs lecteurs, avec la facilité presque surnaturelle d'une Despentès, d'une Millet ou d'une Nothomb, dans un flot aussi épais de menstruations incolores... La beauté est difficile, plus terrible certes qu'un ange, comme le disait non pas le plus grand mais le plus geignard des poètes de langue allemande : assurément demande-t-elle à celui qui tente de la conquérir de déployer les précautions infinies du *stalker* qui se glisse, avec mille hésitations, dans la Zone miraculeuse admirablement évoquée par Tarkovski, où tout désir peut trouver son accomplissement. Ainsi, à notre époque devenue tout entière Zone de famine intellectuelle, dans notre monde dont la profondeur invisible a été rasée pour que s'élève le terrain vague d'un Occident ayant renoncé à toute conquête spirituelle, il devient de plus en plus rare, c'est une banalité qu'il faut pourtant ne pas craindre de redire, de croiser quelques hommes libres qui, prudents, avançant à pas de loup de crainte que ne les dévore le mouton de la médiocrité bêlante, osent encore défier la masse grouillante pour s'aventurer sur l'immense plage où, mourant de soif, Robinson n'en finit pas de se dessécher. La Parole, tout autant que la littérature qui n'est rien d'autre que son écho mortel et fragile, semble avoir définitivement déserté notre cœur.

Juan Asensio pour le [Stalker](#).

commentaires, fussent-ils les plus savants. Contre Derrida par exemple, Bollack, par ailleurs éminent spécialiste de littérature grecque ancienne, affirme qu'un sens existe qui ne peut être déconstruit à l'infini.